

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 15

Artikel: Ora et lè z'autro iadzo
Autor: Dénéréaz, C.-C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200066>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

soldats en brandissant leurs armes, lorsqu'ils reviennent des camps, et qu'ils l'aperçoivent des élévations de la frontière.

Comme un tissu léger, le Léman est étendu dans la plaine, roulant au pied des monts son azur, où le vent du midi brode de petites lames d'argent. Une ligne où la grâce et la pureté rivalisent a dessiné ses bords. Elle se courbe, se brise, se gonfle et s'étend, s'élance ou se cache, sans se heurter, ni s'effacer jamais. Harmonie! harmonie! ce lac est à toi. D'autres auront autant d'éclat, de fraîcheur, de transparence et d'azur des rivages escarpés, des ombrages, des glaciers et des fleurs. Aucun n'a ses aspects changeants, son harmonie. Aucun n'a tant d'amour.

L'aube a cueilli les roses qu'elle effeuille sur les pics du midi. Messager du soleil, un long rayon franchit la noire crête d'Arvel, et se pose sur les eaux, où Naye projette l'immense pyramide de son ombre. Les grands châtaigniers baignent dans la lueur qui les inonde leur chaud feuillage, leurs formes vives, distinctes, mais arrondies mollement. Des habitations et des campagnes, de la plaine et des hauteurs, s'élève le bourdonnement confus du réveil. Ainsi brillent de sereines journées sous l'aile des montagnes. Ainsi passent le matin et le soir d'un peuple qui a toujours mené laborieuse vie, sans songer à sortir de son obscurité, et qui avec des mœurs et une existence originales, s'en est peu soucié, et a peu fait parler de lui.

Oui, rêverie et sens positif, inertie et vigueur, bonhomie et brutalité, individualité et sympathie, voilà ce trait composite qui fait la saillie même et le caractère de notre nature : sociables et taciturnes, insouciant et chicanes, enthousiastes et railleurs, inactifs et travaillés, nous voilà. Que si cette part offre des difficultés singulières, des malheurs, le peuple qui l'a reçue possède en même temps ce qu'il faut pour les vaincre. Race d'agriculteurs, de bergers et de vigneron, j'ai dit l'influence que le sol avait eue sur elle. Laboureur, il acquiert un corps robuste, et pour son esprit et son âme une enveloppe peut-être un peu dure; mais que ne peut un ferme vouloir? Il a l'air pur et léger des Alpes, qui excite et qui éclaircit. Les pentes roides des montagnes et la rudesse de certains endroits du plateau corrigent ce que les coteaux vineux engendrent de trop léger et de fugitif. Et de même que pour le sol, les pentes du caractère balancent leurs versants. Peuple enfin qui ne doit se plaindre que de lui.

JUSTE OLIVIER.

(Extrait de l'ouvrage *Le canton de Vaud* (G. BRIDEL ET Cie, éditeurs.)

La fin des épaulettes.

ÉLÉGIE

Hélas! que j'en ai vu mourir de belles choses!
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que le temps passe en effeuillant les roses,
Il faut que l'épaulette, ô colonels moroses,
Soit foulée enfin sous vos pas.

Il faut que le soleil soit voilé par les nues;
Il faut que le képi terrasse le schako;
Il faut qu'un gaz douteux remplace dans nos rues,
Du falot terne et gras, les clartés disparues,
Et que tout ici bas devienne rococo.

Ainsi c'est donc fini! Dans leurs cartons couchées,
Les épaulettes vont dormir d'un long sommeil.
Ah! malheur aux cruels qui les ont arrachées!
Le remords trouvera leurs retraites cachées,
Et le ciel leur prépare un châtimement pareil.

Qui donc vous a poussé? Quelle ardeur sacrilège?
Quel impatient démon? Bismark ou le progrès?
Hélas! tout s'en va donc et rien ne nous protège
Contre la soif du neuf qui toujours nous assiège
Et nous assomme de décrets!

Nous avions tant d'esprit sous la noble épaulette!
Et nous n'en aurons plus, grâce à vos règlements,
Qui vont nous affubler d'une affreuse casquette,
Coudre sur nos habits l'infâme patelette
Et nous fagoter tous comme des Allemands.

Cruels! Vous inventez des douleurs inconnues!
Savez-vous ce que c'est que d'aller par les rues
Étaler tant de honte aux regards étonnés?
S'il faut que les beautés voient nos épaules nues,
Par pitié, donnez-nous au moins des cache-nez.

Que j'en ai vu mourir!... L'une était toute blanche,
Du commis d'exercice attestant la candeur;
L'autre fanée, hélas! et sa tête qui penche,
Rappelant les combats, les exploits du dimanche,
Semblait parler d'un temps meilleur.

Une, pleine, bouffie, étalait, noble et fière,
Ses gros bouillons tordus dont l'argent reluisait;
Une autre était modeste, une autre encore, altière,
Voulant briller sans cesse et passer la première,
Sans relâche se produisait.

Toutes fragiles fleurs aux couleurs effacées,
Surprises un matin par le froid aquilon,
Cette bise de Berne, aux fureurs insensées...
Oh! laissez-moi pleurer leurs grâces trépassées
Et m'égarer... sur Montbenon!

Doux fantômes! C'est là, lorsque je rêve à l'ombre
D'un de ces vieux tilleuls, témoin de nos grands jours,
C'est là que je revois leurs légions sans nombre,
D'or, d'argent, rouge vif, jaune orange, vert sombre,
Suivre Perrin et ses tambours.

Je les vois, je les vois dans un rayon féérique,
Comme un jour de revue, au brillant défilé;
J'entends la grosse caisse, Hoffmann et sa musique.
Et je sens qu'à mes yeux, ô souvenir magique!
Deux grosses larmes ont perlé.

Mai 1868.

L. FAVRAT.

(Extrait des *Causeries du Conteur vaudois*.)

Ora et le z'auto iadzo.

Cein a rudo tsandzi du le z'auto iadzo! Ne
sé pas dé quinna manière cein vao fini; m'a
adé est-te que le dzouvenès dzeins dé voua ne
sont pequa coumeint dein noutron teimps.

Cein coumeincé dza dein le z'écoules. Dé-
vant, on recordavé ti lo catsimo, le petits tant-
quié à *quoilande*, le médiocro tantquié à *essacé*,
et le gros tantquié à *vœu* d'ao baptême, qu'on
desai po être reçu. Et lo passadzo! on lo dé-
bliottavé sein quelqueli du: « la piété est pro-
fitable », tanquié à: « vous les reconnaîtrez à
leurs fruits ». Et coumeint on t'cratchivé cé
livret, du lo verset dou ao dozé, « douze fois
douze », ein dévant, à recoulon, ne tsaillessai
pas coumeint! On n'étai pas tant crouïo non
plie po la lecture; n'iaivai pas fauta dé no fère
châota dâi mots, coumeint cliâo d'ora diont
qu'on fasâi, c'est dâi meintès. Et le chaumo!
que cein étai bio'avoué cé contrâ et cé supé-
riusse, quand ne tsantâvi le quatre partiès et
la bassa! Ora, ye brâmon dé cliâ novalla mu-
siqua à crinoline, iô l'ai a lo soprâno, l'artô, lo
bêmo, et ne sé quiet oncora. L'ont tsandzi lo
catsimo et le z'ons n'eïn volliion pemin. L'est
cliâo libéraux. Dein lo teimps, on s'instruisai
à l'écoûla. Oreindrâi, l'ont adé à écrire à l'hôto,
et t' brotton cein, oïl et dusson recordâ l'a-
brégé et on moué d'affères que cein ne fâ rein
qu' d'eïn fère dâi z'orgolhâo pliens dé niaffe.

Lè z'auto iadzo on respectâvè le grantès
dzeins; on lè z'attiutâvè et on ne sè rebiffâvè
pas quand no bramâvon. Ora: pas petout lo
bouébo a dou pâi fous dèzo lo nâ que crâi
d'avai onna moustache et que vâo âtrè lo mai-
trè. Se lo père lài vâo derè oquie, lo crapaud
sè dressè coumeint on piâo su on molan et
repond: « Câisi-vo, vo radottâ, c'étai bon dein
lo vilho teimps! » Eh! merdâo, va! pânaté

derrâi le z'orolhiès! Lo père et la mère ne
sont pereïn bon qu' po obéï, fourni dé l'ar-
dzeint, cerl le solâ et brossât le z'haillons.

Coumeint on respectâvè asbeïn le z'auto-
ritâ! Ora on ne sâ pas pi quoui ein est; n'ia
pereïn dè vergogne et on assesseu n'est pas
mé q'n'otra dzeïn. Et monsu lo menistrè!
faillai vairè: on allâvè ao prédzo et on traisâi
son bounet quand passâvè, tandiqu'ao dzor
dè vouâ on a pereïn dè religion et quand vol-
lion saluâ, ne font qu' d'eïnfoncâ on pou mé
lo capet su le ge ein faseint onna grognâ qu'on
ne sâ pas se diont bonzo ao bin tsaravoutâ.

Po sè veti, sont tant venus orgolhâo! Lè
z'auto iadzo, on vouâgnivè focce tsenévo, ver-
dan et printagni; on allâvè ourdi sè-mêmo, et
on fasâi dâi z'haillons que dourâvon dâi z'an-
nâès. Ora, le djeinès dzeins ne sè tsailion pas
pi dè grisette, ni dè tredaina, lao faut dâo fin
drap dè magasin que cein coté rudo. Et allâ-
vâi lao mettrè on copé ao tiu dè tsausse! Et le
vilho solâ: crâidè-vo que se l'ousâvon sè ser-
vetront dâi z'eïmpègnès po fère montâ dâi
chôquès? âo ouai! le tsampèront petout ai
z'écovirès et sè coumandèront dâi bottès (dâi
solâ à mandze, coumeint dit Fluton) po poâ
mettrè le canons dè pantalon dedein. L'est cé
tonnerre dè militéro que fâ cein. Mè rassovi-
gno qu'on étai pas tant molési quand on allâvè
âi resseimblîements; on mettâi la carmagnota
avoué dâi tsausès dè la demèindze, et qu'on
fasâi bin son servico; na pas ora, ye faut lo
drap dè l'état et la tuniqua, que cein lào baillè
lo gout dè mettrè dâi z'anglaisès po sè veti ein
bordzâi. Et pi c'est dâo bio qu'è lao militéro,
que n'ouson pas mè allâ dein le z'abbâi: pe-
min d'épolettès, min dè sabro, min dè crâia,
min dè musetta, et quin chako! on képi, que
lâi diont, qu'on ne pâo rein mettrè dedein; on
pompon dè rein dâo tot, qu'on derâi onna
crouie boutena; min dè liberté patrie et min
dè jurdiulairès. L'ont adé la giberna, m'a l'est
onna gibernetta qu'est peindâ coumeint on
covâi, dévant. Po le fusi, diont que sont meil-
lâo; m'a ne bourron rein po tserdzi et on mè
farâ jamé dè la via einclairè que font dâi z'asse
bons pets qu'è le noutro, qu'on taponnâvè la
cartouche ein vâo-tou, ein vouaïque. Lè fusi
d'ora sè tserdzon tot coumeint le z'arbèlettès,
iô n'ia rein qu'à mettrè lo pequet.

Eh! iô est-te lo teimps iô n'ira djeino; on
avâi dâi chako que garnesson bin le reings,
avoué 'na balla becqua garnia ein fai, et n'a-
viâ dâi pompons dè sorta, et pi le caporats, le
sergents, le z'officiers, aviont dâi galons ao fin
coutset, qu'on lè recognessâi dè tot lien. Et lo
gros majo, et lo commandant, avoué lao tsapé
gansi! n'étai pas dè la merdèrâi coumeint ora
que lo chako d'on colonet est tot coumeint cé
d'n'a piquietta. On poivè reduirè dein lo nou-
tro lo taba, la pipa, lo motchâo dè catsetta et
tot plien d'affères. L'est verè qu'ora sont trâo
fignolets po fommâ dein on dzerret dè Gouggi-
chebergue et mêmameint dein on brulôt (on
chetse moqua); lâo faut la cigarra: « un grand-
son! un vevey! » coumeint diont. Eh! pèteliet,
va! vo z'êtes bio avoué voutrès cigarrès! Tè
tchaffouillon cein coumeint 'na chiqua No, on
sè conteintâvè d'A, dè tabâ recouqueli, qu'on
copâvè su la man et qu'on cratchivè dedein,
et dè Napoléion. Vo rassoveni-vo dè cliâo pa-
quiets iô on veyâ lo grand Napoléion su on
moué de terra et que iavâi dèzo:

Seul et sur un rocher d'oû sa gloire importune
Troublait encor les rois d'une terreur commune;
Du fond de son exil, encor présent partout,
Grand comme son malheur, détrôné, mais debout
Sur les débris de sa fortune!

L'est cèsique qu'étai on crâno! L'épouâirivè
adé le râi du su le paquêts dè tabâ. C'est cou-
meint no âo Sonderbond. Quand bin on n'avâi
pas dâi tuniquès, dâi vettrelè et dâi tiulassès,
n'eïn fé la campagne avoué honneur, avoué lo

bravo generat Dufour que nê bragavê pas tant coumeint Bazaine, mâ que gagnivê, et ne sê pas se clliâo dè vouâ ein fariont atant quand bin l'ont dâi thoraxe, qu'on ne sâ pas pi bin cein que l'est, dâi z'escadrons et dâi régiments. Tot cein ne vâo rein derê. Dein ti lè ka la Suisse n'a min ousâ referê dè guerra du no. Et se ora on l'ao met tant d'affêrès dein la boula, n'est pas po nion mēpresî, mâ y'ê bin pouaire que sêyont coumeint lè taupès, que l'ausson tola la foorce âo bet dâo mor.

C.-C. DENERÉAZ.

(Extrait des *Causeries du Conteur vaudois*.)

Au temps des baillis.

Le bailli de Morges était très lié avec son collègue d'Aigle et lui faisait de fréquentes visites.

Un jour qu'ils avaient chassé ensemble, les premières victimes de nos chasseurs furent destinées à madame la baillive de Morges. Hans, le domestique du bailli de Morges, fut chargé de porter à sa maîtresse deux magnifiques lièvres.

Arrivé à Cully, Hans se sent pris d'une soif ardente. Il entre à l'auberge. Là, il trouve un ancien camarade de jeunesse.

— Que portes-tu là, Hans ?

— Mon fioux, che borde deux peaux lièvres à mon bourgeoise.

— Diable ! ils sont bien beaux, en effet.

— Foui, parblé ! et il me semble que le bourgeoise il aurait pien assez d'un. Qu'en dis-tu, Frédéric ?

Tout en conversant, les deux camarades, trinquant à qui mieux mieux, s'égayèrent, chantèrent, et finirent par un succulent civet.

A son arrivée à Morges, le lendemain, Hans commençait à réfléchir et n'osait se décider à entrer au château. Enfin, il prend son grand courage, remet le lièvre à la cuisinière, avec une lettre du bailli pour madame ; puis il se retire dans sa chambre. Un quart d'heure après, sa maîtresse le fait appeler.

— Hans, voilà un des lièvres, mais l'autre ?

— Eh pien, matame... il y a celui-là... puis l'autre...

— Oui, mais l'autre, encore une fois ?

— Eh pien, matame, il y a l'autre... et puis celui-là.

Ne pouvant obtenir d'autre réponse du pauvre garçon, la baillive le renvoya immédiatement à son mari, avec une lettre.

— Hans ! s'écria le bailli de sa grosse voix, qu'as-tu fait de ce lièvre ? Tu l'as mangé, n'est-ce pas ?

— Ah ! répondit Hans, en baissant la tête, monsieur le bailli il est un fin pougère ; jamais matame il a pu téviner.

L. MONNET.

(Extrait des *Causeries du Conteur vaudois*.)

Le « Peuple vaudois »

Dans le programme lausannois des fêtes du centenaire figure, ainsi qu'on le sait, la représentation, au Théâtre, d'une pièce écrite pour la circonstance par le regretté H. Warnery et dont la musique est de M. Gustave Doret. Cette œuvre est intitulée *Le peuple vaudois*. Dans un premier tableau, elle montre la ville de Vevey vingt ans avant la fin du régime bernois. Un des personnages de ce temps, Blanchenay, qui est lieutenant au service de France, soupire après le jour où les Vaudois seront de libres citoyens. Mais il est le seul à caresser un rêve pareil ; son entourage ne le comprend pas et assiste sans arrière-pensée à la revue militaire et à la fête du printemps. Au deuxième tableau, on se trouve à Rolle, à la fête de l'arc du 15 juillet 1791. Cette fois, la révolution gronde. Elle éclate enfin dans la soirée du 23 janvier 1798, à Lausanne, où nous transporte le troisième tableau. Au quatrième et dernier tableau, qui est entièrement lyrique, le peuple vaudois, devenu souverain pour tout de bon,

* Pagot et Cie, libraires-éditeurs.

acclame son premier Grand Conseil qui, au matin du 14 avril 1803, sort de la Cathédrale pour aller tenir sa première séance à l'hôtel de ville.

Tel est le canevas de la pièce. Mieux que toutes les analyses, les scènes suivantes donneront une idée de son charme et de sa vie. Le théâtre représente la place d'exercices de Vevey, au moment où la troupe arrive :

* * *

L'OFFICIER.

Halte ! Front, Posez armes ! Rompez !

Les soldats se dispersent parmi les groupes des paysans. On entend de divers côtés des appels, des saluts.

UN PAYSAN.

Eh ! David.

UN SOLDAT.

Salut, François.

AUTRE PAYSAN.

Eh ! là-bas, Dubochet, viens voir par ici.

AUTRE PAYSAN.

Tu ne prends pas un verre, Abram ?

DEUXIÈME SOLDAT.

Merci, ma bourgeoise m'attend là-bas, avec les bouèbes.

LE PAYSAN.

Tu la retrouveras assez, ta bourgeoise.

AUTRE PAYSAN.

Tu es rudement rouge, toi !

TROISIÈME SOLDAT.

Je suis cuit, la langue me pèle. Je crois bien que j'ai fondu de deux livres.

UNE PAYSANNE.

Ne te plains pas, Jean-Louis. Tu es encore le plus beau caïon de la paroisse. (*Rires*).

Dans un groupe, sur le devant de la scène le juge Mestrezat verse à boire avec un petit baril.

UN SOLDAT, vidant son verre.

Merci, monsieur le juge, ça fait du bien par où ça passe.

DEUXIÈME SOLDAT.

Mémement qu'il a le goût de rebaille m'ein mē.

MESTREZAT, remplissant leurs verres.

Hein, ce n'est pas du penatzet, celui-là !

NICOLIER.

Laissez-le seulement attendre une couple d'années, et vous m'en direz des nouvelles.

JULIE DUBOSSON.

Ce n'est toujours pas dans votre cave qu'il se bonnera, Nicolier.

MARIE NICOLLIER.

Eh bien ! quoi, qu'est-ce qu'il vous a fait, mon homme ?

JULIE DUBOSSON.

Regardez voir ce nez. Il est toujours sous le guillon à renifler si le vin tourne. Si j'étais à votre place, la Marie, je garderais la clef de la cave dans ma poche.

MARIE NICOLLIER.

Dites plutôt dans ma culotte. (*On rit*).

Entre le bailli, accompagné du ministre Leresche. Grand silence. Tous se lèvent et se découvrent respectueusement.

LE BAILLI.

Voilà une belle journée, mes enfants, qui fait pousser nos blés et nos vignes, et dont monsieur le ministre vous dira qu'il convient de remercier Dieu. Mais il n'est pas défendu de se réjouir et de s'amuser honnêtement.

SOPHIE MESTREZAT, poussant son mari du coude.

Offres-y donc un verre.

MESTREZAT.

Tu crois ?

NICOLIER.

Pardieu ! il ne veut pas cracher dedans.

MESTREZAT

Hum !... Monseigneur.

LE BAILLI.

Mon ami.

MESTREZAT.

Si on osait...

LE BAILLI.

Hé ! hé ! pourquoi n'oserait-on pas ?

Mestrezat rince un verre et le lui présente.

LE BAILLI, après avoir bu.

Une fameuse goutte !... (*Il rend le verre*)... Merci.

MESTREZAT.

Et vous, monsieur le ministre ? (*Le ministre fait un geste de refus*). Puisque Notre Seigneur a changé l'eau en vin, ce ne serait pas d'un bon chrétien de refuser un verre.

LE MINISTRE, riant.

Je ne mettrai pas celle-là dans mon sermon (*Il boit*). Il est vrai que Dieu ne défend pas d'user des biens qu'il nous accorde, pourvu que ce soit avec modération.

Le juge lui a de nouveau rempli son verre, qu'il vide distraitement.

LE BAILLI, acceptant un nouveau verre.

Vous m'en direz tant, monsieur le ministre...

UNE FILLETTE, portant un panier de pâtisseries.

Voulez-vous des merveilles, monseigneur ?

LE BAILLI, se servant.

Hé ! hé ! la petiote, est-ce toi qui les as faites ?

LA FILLETTE.

Oh ! non, monseigneur. c'est ma maman.

LE BAILLI.

Eh ! bien ! tu diras à ta maman que le bailli les a trouvées bonnes (*lui prenant le menton*), mais que la plus réussie de toutes, c'est encore celle que voici. Hé ! Hé !

Elle présente son panier au ministre et au juge, puis le pose sur la table.

LE BAILLI, s'asseyant.

Tout en parlant il puise à la corbeille et vide de temps en temps son verre, que le juge remplit chaque fois.

Je suis content de m'asseoir au milieu de vous, mes amis. Voici quelques mois déjà que vous m'avez souhaité la bienvenue, en me comblant de tant de bonnes choses que je n'en ai pas encore vu la fin... Non, votre setier n'est pas encore bu, monsieur le juge, hé ! hé ! pas tout à fait encore ; et nous n'avons pas mangé votre cochon, madame l'assesseuse, bien qu'il fût gras à point. Il y en a d'autres qui lui ont passé devant, c'est le train de ce monde, hé ! hé !... Ah ! monsieur le ministre, si vous aviez vu ces oies et ces levrauts, si vous aviez goûté aux choux de la Dubosson, une rosée de printemps — hé ! hé ! c'est les choux que je veux dire — vous auriez proclamé que c'est une bénédiction de Dieu d'être bailli d'un si bon pays.

M. DE LA MELOUZE à Blanchenay.

Mais il est adorable, votre bailli. Allons, Blanchenay, avouez-le. Ne dirait-on pas un bon père au milieu de ses enfants ?

BLANCHENAY.

Dites plutôt un magister de village avec sa fêrûle. Regardez-les trembler et se faire humbles à ses leçons, comme s'ils n'étaient pas des hommes capables de distinguer le bien et le mal.

H. WARNERY.

A côté de ces scènes, d'un réalisme de bon aloi, des scènes d'un lyrisme et d'une élévation de pensée remarquables, que souligne et commente merveilleusement la musique de M. Doret. C'est une œuvre belle et forte que nous donnent MM. Warnery et Doret. Elle fait honneur au canton de Vaud.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.